

TEXTE D'ANALYSE
N°14/2024

ELOÏSE ROSSION

PUBLICATION SUR LE SITE
WEB :
AUTOMNE 2024

AUTRICE :
ELOÏSE ROSSION
ARCHITECTE

**COLLAGES FÉMINISTES : COMMENT LES
COLLECTIFS LIÉGEOIS S'APPROPRIENT
L'ESPACE PUBLIC**

L'autrice examine la pratique des collages féministes comme moyen d'appropriation de l'espace public par les femmes et minorités de genre à Liège. En s'appuyant sur une analyse en trois échelles — la ville, la session de collage et le mur — elle explore comment les militant·e·s investissent les espaces urbains pour affirmer leur présence et revendiquer leur droit à la ville. L'analyse examine les divers facteurs socio-spatiaux qui interviennent avant, pendant et après les sessions de collage. L'objectif est de déterminer si ces éléments participent ou non à la construction d'un sentiment de légitimité à occuper l'espace public de la part des participant·e·s à ces sessions : les colleureuses.

Depuis le début de son existence, la ville est le lieu privilégié d'expression des mouvements sociaux et politiques. A travers l'histoire, les différentes luttes ont utilisé cet espace, ce champ des possibles, pour véhiculer leurs revendications. La contestation féministe n'est pas en reste et se réinvente, depuis quelques années, à travers une nouvelle forme de militantisme : la pratique des collages.

La technique du collage est très accessible : le matériel nécessaire se limite à des feuilles au format A4, de la peinture noire, de la farine et de l'eau. Des slogans percutants, affichés en grandes lettres noires peintes sur ces feuilles, fleurissent alors sur les murs des grandes métropoles européennes. À travers cette pratique illégale et provocante, les collectifs féministes qui placardent ces slogans cherchent à mettre un terme à la division binaire et genrée présente dans l'espace public (source anonymisée).

L'espace public peut être défini différemment selon le regard qu'on lui porte. Il peut, par exemple, être étudié sous un angle socio-culturel, politique, ou encore architectural. D'un point de vue architectural, l'espace public se veut accessible et ouvert à toutes : il est l'antonyme de l'espace privé (Custodi, 2017). Il semblerait pourtant qu'il faille remettre en question cette définition (Wintgens, 2019). En effet, l'accessibilité pour toutes n'est pas synonyme de l'égalité pour toutes (Hancock, 2018). On observe un nombre similaire de femmes et d'hommes dans l'espace public mais leurs appropriations de cet espace divergent.

Cette analyse relate une recherche portant sur le recours à la pratique des collages comme moyen de militantisme et d'appropriation de l'espace public urbain par des militant·es féministes à Liège. Si la recherche académique et la plupart des collectifs font références à la notion de « réappropriation » de l'espace public urbain, il sera question ici d'« appropriation » de l'espace urbain, partant du principe que l'on ne peut pas se réapproprier quelque chose qui ne nous a jamais appartenu (Riposte féministe, 2022). Cet angle d'analyse permet de mettre davantage en évidence les rapports sociaux asymétriques existants dans nos rapports à l'espace.

À travers une analyse déclinée en trois échelles, l'objectif de cette recherche est d'identifier les dimensions socio-spatiales en œuvre pendant les actions militantes tout en tentant de mettre en avant la corrélation entre le phénomène des collages féministes et la notion d'appropriation de l'espace public urbain par les minorités de genre.

Échelle de la ville

Une prise en compte de l'activité des collages à cette première échelle donne l'opportunité d'investiguer les enjeux d'appropriation. Notamment à travers l'analyse de la répartition des collages de plusieurs collectifs dans les différents quartiers liégeois. Deux de ces collectifs seront anonymisés et appelés respectivement « collectif n°1 » et « collectif n°2 », tandis que le troisième, « La Barbe Liège », sera nommé explicitement.

Les comptes Instagram et sites internet des différents collectifs permettent de reconnaître un certain nombre de murs investis par ces collectifs. En replaçant ces collages sur une carte de Liège (figure 1), il est possible de tirer des conclusions relatives à leur répartition dans la ville. On remarque une appropriation relativement différente des quartiers liégeois en fonction du collectif étudié.

Afin d'explicitier les choix des colleureuses quant aux lieux de collages, nous nous référerons aux entretiens réalisés avec les membres du collectif « La Barbe Liège ». Ces discussions permettent d'explorer une nouvelle piste de réflexion : la peur des autorités influence-t-elle la répartition spatiale des collages en ville ?

L'étude de leur mode de préparation aux sessions de collage révèle qu'ils utilisent une carte collaborative recensant les caméras de surveillance de Liège. En la superposant à la figure 1, on obtient une nouvelle carte permettant d'étudier l'influence des caméras de surveillance sur la spatialisation des collages en ville (figure 2). L'analyse de cette carte révèle une présence accrue de dispositifs de surveillance dans le centre-ville, poussant le collectif La Barbe Liège à éviter cette zone afin d'esquiver les caméras et, par conséquent, la confrontation avec les autorités.

Cependant, le centre reste le quartier principalement investi par le collectif n°1, ce qui prouve que cette observation n'est pas valable pour tous les collectifs. Il doit donc exister un autre facteur d'influence sur la spatialisation des collages en ville : le profil des militant·e·s¹. Deux catégories de colleureuses se détachent de toutes ces données. Il ne s'agit pas ici de tirer des conclusions réductrices mais de donner des éléments de réponse quant à la répartition distincte des collages de la part des différents collectifs à Liège.

La première catégorie rassemble des militant·e·s soucieu·se·s de leur sécurité. Cela implique qu’iels privilégieront une bonne préparation des sessions de collages en veillant à ce que les lieux investis leur offrent un cadre sécurisant. Bien qu’iels soient conscient·e·s que pratiquer cette activité les expose à des sanctions (Adam et Covolo, 2023), s’approprier l’espace public reste tout de même au centre de leur démarche. Iels assument le caractère subversif mais réduisent le plus possible les risques de rencontrer les autorités publiques.

Fig 1 : Spatialisation des collages féministes à Liège.

Données obtenues à l'aide d'une recherche basée sur 101 collages trouvés sur les comptes Instagram/ site internet des différents collectifs de collages liégeois.

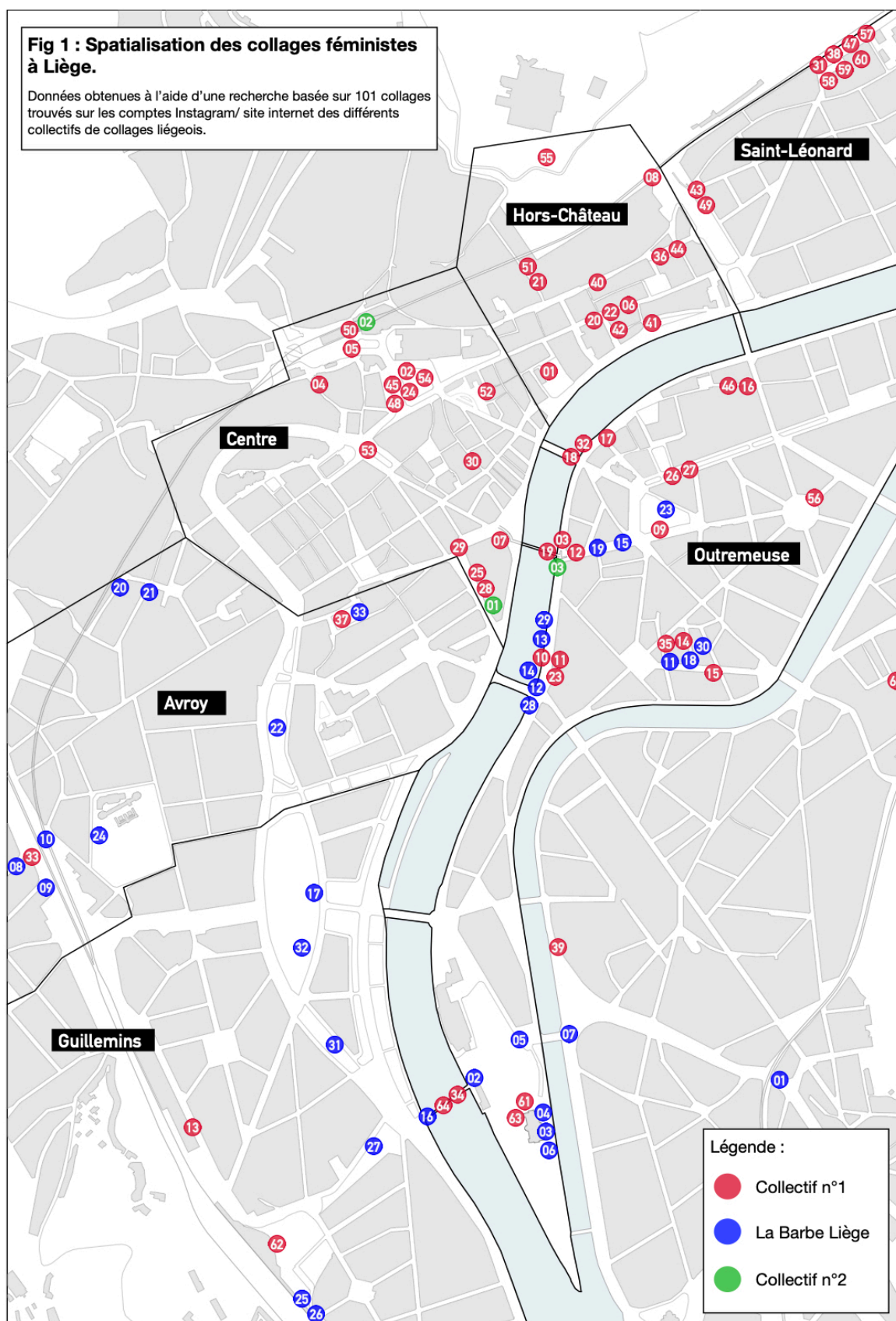
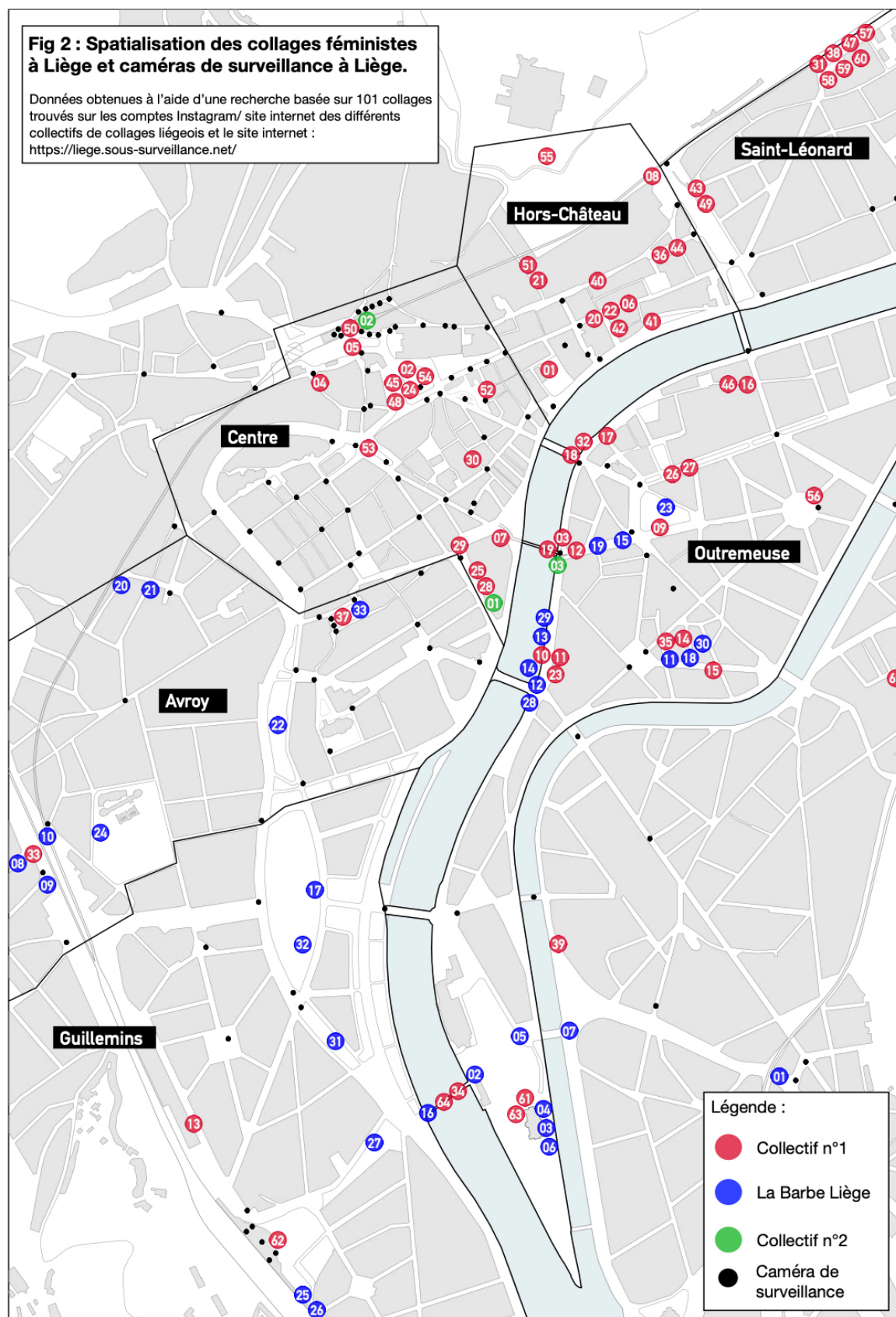


Fig 2 : Spatialisation des collages féministes à Liège et caméras de surveillance à Liège.

Données obtenues à l'aide d'une recherche basée sur 101 collages trouvés sur les comptes Instagram/ site internet des différents collectifs de collages liégeois et le site internet : <https://liege.sous-surveillance.net/>



La deuxième catégorie de colleureuses priorise et tente de maximiser la visibilité des collages. Pour cela, les groupes plébiscitent un des quartiers brassant le plus de monde à Liège : son centre-ville. Le but est d'attirer l'attention d'un grand nombre d'usager·ère·s de l'espace public urbain. Cela se manifeste également par l'investissement de lieux symboliques incarnant une certaine forme de pouvoir, le but étant de provoquer des changements sociaux en altérant le symbole de l'édifice grâce à l'outil politique que représente le collage. Il semblerait que cette deuxième catégorie rassemble des colleureuses plus régulier·ère·s et donc plus expérimenté·e·s. On observe qu'avec le temps et l'expérience, les colleureuses prennent confiance en elleux. Le caractère illégal de l'activité favorise, chez elleux, le développement d'un sentiment de puissance. Leur sentiment de légitimité à investir l'espace public s'accroît progressivement, ce qui les pousse à prendre de plus en plus de risques. Une pratique régulière des activités de collages permet donc aux militant·es de lutter contre leur sentiment d'insécurité.

Si ces deux catégories représentent des extrêmes, elles peuvent, bien évidemment et dans la plupart des cas, s'entrecroiser. Il existe un ensemble de profils de colleureuses qui prennent souvent la peine de peser la balance entre sécurité et visibilité des slogans.

Échelle de la session

Ce zoom sur la session vise à montrer en quoi cette pratique et son déroulement contribuent au développement d'un sentiment de légitimité à occuper l'espace public. Pour cela, il est pertinent d'observer les pratiques en œuvre au cours d'une session, qui diffèrent de celles des femmes et minorités de genre dans leurs déplacements au quotidien.

Pour analyser l'expérience des collages à cette échelle, des observations participantes ont été réalisées lors de deux sessions organisées par deux collectifs différents. Ces moments ont permis d'étudier les déplacements des colleureuses, de capter leurs ressentis et d'assister aux discussions ainsi qu'aux prises de décision. Ils ont ensuite été restitués sous forme de collages, présentés ci-dessous. Ces collages schématisent le parcours des deux équipes, les collages effectués, leur lien éventuel avec

l'actualité, les traces et répartitions d'anciens collages, ainsi que les réflexions émises durant ces sessions.

La marche

Lors d'une session de collage, l'objectif des militant·e·s est de trouver des murs ou des surfaces propices à leur activité. Cela implique de se déplacer dans les rues de Liège, d'observer ce qui les entoure, de faire des allers-retours et de découvrir de nouveaux lieux. Les colleuses déambulent dans la ville, le plus souvent à pied, ce qui leur permet de l'appivoiser plus facilement, jusqu'à se l'approprier.

Zoé, participante à la deuxième session, explique en quoi sa manière de pratiquer l'espace public change lorsqu'elle colle :

« J'observe la ville la nuit qui, habituellement, ne me paraît pas du tout sécurisée. Ma façon de me déplacer change donc par conséquent mon utilisation de l'espace public. Ce n'est pas juste un espace de déplacement mais un espace de revendication, d'observation, de discussion et même de flânerie ! »

On remarque que lorsque Zoé évoque la flânerie, elle aborde ici une notion qui lui semble inenvisageable en dehors du cadre des collages. En réalité, Zoé soulève un point très important qui, malgré lui, est devenu un combat féministe : le droit à la flânerie. Bien que ce droit puisse sembler superflu, il s'agit en fait d'une revendication soulevant de nombreux enjeux.

Le flâneur étant une figure datant du 19^e siècle, pour comprendre les enjeux derrière ce droit, il est important d'adapter la définition du terme « flâner » à l'époque actuelle. On pourrait dire qu'il s'agit d'« *une reprise de possession de soi-même et de son environnement, qui consiste à exister pleinement et à jouir librement de ses mouvements et des espaces communs, sans injonctions, rappels à l'ordre, ni hiérarchie, quelle que soit son identité.* » (Lapalud et autres, 2016 : p. 35).

Flâner sous-entend donc une certaine liberté de circulation. Or, les femmes et minorités de genre ne peuvent jamais totalement se faire oublier dans l'espace public. Ils restent toujours sur leurs gardes, à l'affût du moindre signe les mettant face à une situation d'harcèlement de rue. Ils ne peuvent pas

totalelement se fondre dans la masse en profitant simplement du spectacle de la ville avec insouciance (Kern, 2022).

Le commentaire de Zoé prouve que, grâce à l'activité de collage, elle s'autorise à flâner. Il est évident que cela se déroule dans un contexte particulier, mais cela montre tout de même que ce moyen de militer participe au renforcement du sentiment de légitimité des colleureuses à jouir pleinement de l'espace public urbain. Les colleureuses, l'espace d'un instant, observent, touchent les murs, se laissent aller à leurs envies et écoutent leurs ressentis. Iels laissent une trace de leur présence : les collages. Bien qu'éphémères, ceux-ci marquent leur appropriation de l'espace public. Indépendamment du message transmis, leur présence sert de rappel que les femmes et minorités de genre peuvent s'octroyer la liberté de flâner.

Être en groupe

Si les colleureuses se permettent et sont poussé·e·s à adopter une occupation différente de la ville lors d'une session, c'est notamment parce qu'iels sont en groupe.

L'activité de collage s'organise en mixité choisie, sans hommes cisgenres. Agir en non-mixité permet aux colleureuses de se rassembler et d'affirmer leur refus des normes sexuées en occupant l'espace public. Iels s'approprient ainsi collectivement un espace généralement régenté par les hommes (Guellier, 2022).

Lorsque les femmes sont seules dans l'espace public, elles adoptent toutes sortes de stratégies d'évitement et sont toujours guettées ou épiées sans le vouloir (Kern, 2022). En réalité, il est normal pour une femme d'adopter ce genre de comportement puisqu'on lui inculque depuis son plus jeune âge qu'elle est plus vulnérable et plus à même de courir un danger qu'un homme. Cependant, avoir confiance en soi modifierait ce sentiment de faiblesse et d'infériorité ressenti par les femmes. Un des moyens pour les femmes et minorités de genre d'acquérir cette confiance en elleux est de se déplacer en groupe. Iels se sentent plus puissant·e·s et plus soutenu·e·s, ce qui diminue leur sentiment d'insécurité (Dejardin, 2018). L'activité de collage ne serait pas pareille si elle n'était pas pratiquée

en groupe, un facteur qui assure une certaine sécurité. La présence des autres militant·e·s participe à la construction personnelle d'un sentiment de légitimité dans l'espace public.

La nuit

Un autre facteur qui entre en jeu lors de la pratique des collages, est que, la plupart du temps, les sessions se déroulent la nuit.

Des recherches académiques ont mis en lumière que les femmes obéissent à une sorte d'interdiction imaginaire à sortir de chez elles après une certaine heure. Encore une fois, il s'agit d'une stratégie d'évitement mise en place par les femmes dans le but de se protéger (Bogaert, 2018). Il semblerait que les femmes ne craignent pas la nuit en tant que telle mais bien de la dimension sociale de la nuit. C'est à dire, que cette peur est construite et est le fruit de nombreuses représentations véhiculées par les avertissements parentaux, l'éducation à la sécurité, les conseils préventifs, le traitement des crimes dans les médias, etc. Tout cela rappelle aux femmes qu'elles sont susceptibles d'être victimes d'actes violents, entretenant la peur qu'elles peuvent ressentir et augmentant leur sentiment d'insécurité. Les femmes limitent donc leur utilisation des espaces publics de nuit, craignant pour leur propre sécurité (Koskela, 1999).

En allant coller de nuit, les colleureuses tentent de reprendre le dessus sur ce qu'on a pu leur inculquer. Il est évident que le caractère transgressif des collages, activité illégale, encourage à agir de nuit. Cependant, d'un point de vue militant, la transgression s'opère à un autre niveau. Occuper l'espace public de nuit est, pour les femmes et minorités de genre, un acte politique. Les colleureuses transforment un espace jugé comme dangereux en un espace de revendication qui leur offre la possibilité de faire entendre leurs voix (Mallah, 2021).

Échelle du mur

L'analyse à l'échelle du mur s'avère fondamentale : le mur constitue le moyen de matérialisation du collage. Il est le lieu de création, de naissance et de disparition du collage. L'étudier revient à appréhender l'essence même du collage et à faire dialoguer toutes les échelles.

Cette dernière échelle d'analyse permet de mettre en évidence les facteurs qui sous-entendent le choix des murs investis. Ainsi, sa visibilité, sa charge symbolique, son appartenance au domaine public et la place disponible pour coller sont autant d'éléments pris en considération au moment d'opérer un choix. La question de la matérialité est moins concluante : si certain·e·s colleureuses en tiennent compte, d'autres ne s'y intéressent pas. Le constat est toujours le même : chaque colleureuse est différent·e et incarne une réalité qui lui est propre. Toutefois, le sujet de la matérialité occupe une place plus importante en aval des sessions : les colleureuses développent une sensibilité plus accrue pour les matériaux, les surfaces et l'architecture de manière générale. Iels développent de nouveaux réflexes d'observation dans leur pratique quotidienne de l'espace public.

Nous pouvons donc conclure qu'il existe bien une corrélation entre la pratique des collages et l'appropriation de l'espace public urbain par les femmes et les minorités de genre. Les divers facteurs socio-spatiaux, mentionnés plus haut, contribuent à ce résultat et éclairent la construction du sentiment de légitimité. Bien que les échelles soient abordées individuellement, elles sont intrinsèquement liées et se nourrissent mutuellement. Les facteurs étudiés à chaque échelle s'imbriquent et s'influencent les uns les autres. Ainsi, avant la session, l'étude préparatoire de la ville détermine le déroulement de la session et le choix du mur. Pendant la session, l'illégalité de l'activité fait écho à la transgression ressentie par les colleureuses à investir cet espace qui « *ne leur appartient pas* », et qui plus est, de nuit. La résistance exprimée dans la ville se reflète également dans le choix du mur investi. Enfin, après l'expérience, la session influe sur la pratique de la ville : le sentiment de légitimité créé au cours de la session perdure et est retranscrit dans la pratique modifiée de la ville au quotidien.

Notes

ⁱ On retient dans cette analyse l'utilisation du double point médian, comme ici « militant·e·s », plutôt que le point médian unique au pluriel, qui aurait donné « militant·es ». En effet, cela correspond à la démarche de l'autrice et en particulier à celle des collectifs qu'elle a étudiés.

Bibliographie

- ADAM, Caroline et COVOLO, Julien, « Collages féministes arrachés à Liège : Le bourgmestre Willy Demeyer réagit », *RTBF*, février 2023, disponible ici : <https://www.rtbf.be/article/collages-feministes-arraches-a-liege-le-bourgmestre-willy-demeyer-reagit-11152546>.
- BOGAERT, Léopoldine, « Harcèlement de rue et stratégies d'évitement des jeunes femmes à Charleroi » dans Muriel Sacco et David Paternotte (dir.), *Partager la ville - Genre et espace public en Belgique francophone*, Academia/L'Harmattan, 2018, p. 37-52.
- CUSTODI, Giulia, « L'approche "gender mainstreaming" dans l'exemple des espaces publics viennois », dans Emmanuelle Faure, Edna Hernández-González et Corinne Luxembourg (dir.), *La ville, quel genre ? L'espace public à l'épreuve du genre*, Le Temps des cerises, 2017.
- DEJARDIN, Camille, « Le sentiment d'insécurité des étudiantes au regard de leurs représentations » dans Muriel Sacco et David Paternotte (dir.), *Partager la ville - Genre et espace public en Belgique francophone*, Academia/L'Harmattan, 2018, p. 25-36.
- GUELLIER, Mathilde, « "Tu fais un truc qui n'est pas légal mais qui est légitime en fait" : coller contre les féminicides », *Mouvements*, n°112, 2022, p. 158-166, disponible ici : <https://shs.cairn.info/revue-mouvements-2022-4-page-158?lang=fr>.
- HANCOCK, Claire, « La ville, les espaces publics... et les femmes », *Les Cahiers du Développement Social Urbain*, n° 67, 2018, p. 11-13, disponible ici : <https://shs.cairn.info/revue-cahiers-du-developpement-social-urbain-2018-1-page-11?lang=fr>.
- KERN, Leslie, *Ville féministe : Notes de terrain*, Éditions du remue-ménage, 2022, traduction Arianne Des Rochers.
- KOSKELA, Hille, « "Gendered Exclusions" : Women's Fear of Violence and Changing Relations to Space », *Geografiska Annaler : Series B, Human Geography*, vol. 81/2, 2024, p. 111-124.

-
- MALLAH, Alexandra, *L'appropriation de l'espace public par les mouvements sociaux féministes : Le cas de collages féminicides Paris*, École des hautes études en sciences sociales, 2021, disponible ici : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04155501>.
 - LAPALUD, Pascale, BLACHE, Chris et ROUSSEL-RICHARD, Lucie, « Le droit à la flânerie Genre et Ville », *Cahiers de la LCD*, n°1, 2016, p. 34-57, disponible ici : <https://shs.cairn.info/revue-cahiers-de-la-lcd-lutte-contre-les-discriminations-2016-1-page-34?lang=fr>.
 - PERENNÈS, Marie et DEPARDON, Simon, *Riposte féministe*, 2022.
 - ROSSION, Eloïse, *Spatialisation des manifestations et résistance féministes. Réappropriation de l'espace public par les collectifs de collage féministes liégeois*, Université de Liège, 2023, disponible ici : <http://hdl.handle.net/2268.2/18076>.
 - WINTGENS, Caroline, « Emmanuelle Faure, Edna Hernández-González, Corinne Luxembourg (dir.) – La ville : quel genre ? L'espace public à l'épreuve du genre », *Émulations*, février 2019, disponible ici : <https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crwintgens>.